Zeitschrift: L'ami du patois : trimestriel romand
Band: 24 (1996)
Heft: 95

Artikel: L'hymne à la patrie
Autor: Fontaine, C.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-243673

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'hymne à la Patrie

C'était en automne 1916. J'avais treize ans à peine. Mon père, qui ne me laissait jamais inoccupé, m'envoyait sur les bords de la Sarine, en dessous de la chapelle de N.-D. des Neiges, au But, pour récolter du bois mort. J'avais dans mes poches deux petites cordes destinées à lier en fagot les bois menus que la rivière, lors de ses crues fréquentes, rejetait sur ses rives.

Des ouvriers de la région, ainsi qu'un certain nombre d'internés français cantonnés à Grandvillard, travaillaient céans à l'endiguement de la Sarine. Curieux de nature, je m'approchai d'un groupe de tâcherons qui œuvraient péniblement avec des brouettes à la digue. Tout près de moi, se trouvaient un ouvrier de Villars-sous-Mont, original et quelque peu simplet auquel on avait — j'ignore pourquoi — donné le surnom de « Galette » et un interné.

Ce dernier fit tout de suite connaissance avec le petit garçon que j'étais. Il me souvient qu'il me fit chanter des chants du pays, ce qui l'intéressait fort. C'étaient des airs appris à l'école pour la plupart. Je lui chantai également une chanson de la doulce France, que mon père, qui était francophile, m'avait apprise et dont le refrain était :

Alsace et Lorraine,
Les deux pauvres sœurs,
O race germaine,
Tu brisas leurs cœurs,
Mais là-bas, la France
Travaille toujours
A leur délivrance
Pour de plus beaux jours...

Deux larmes jaillirent des yeux du Français et je vis que je lui devenais sympathique. Je n'oubliai jamais cette scène. « Galette », lui, était indifférent, tandis que son compagnon était visiblement ému. Il me demanda pour finir de chanter l'hymne national suisse. Debout sur un gros caillou, face à nos montagnes et à la rivière qui bruissait, j'entonnai...

O monts indépendants
Répétez nos accents
Nos libres chants...

Attentif, touché, solennel, le Français prit la position, se découvrit en enlevant son bonnet bleu horizon. Son compagnon resta couvert. Le soldat, que les Allemands avaient fait prisonnier devant Verdun, indigné, pour lors, ne se contint plus et, rabrouant vertement son camarade, lui dit :

— Voyons, « Galette », découvre-toi...

Bonasse comme toujours, il obtempéra.

Ce fut la plus belle leçon de patriotisme de ma vie.

C. FONTAINE.